



PERSPECTIVES INTERNATIONALES

*La revue des étudiants-chercheurs en Relations
Internationales de Sciences Po*

Numéro 2
Avril-septembre 2012

L'émergence dans les relations internationales

**Mustafa Kemal, clé de l'émergence
de la Turquie ? Note de lecture de :
*Mustapha Kémal ou la mort d'un
empire*, de Jacques Benoist-Méchin**

Aurélien Denizeau

POUR CITER CET ARTICLE

DENIZEAU, Aurélien. Mustafa Kemal, clé de l'émergence de la Turquie ? Note de lecture *Mustapha Kémal ou la mort d'un empire* (Jacques Benoist-Méchin). *Perspectives Internationales*, avril-septembre 2012, n° 2, p. 146-153.



**MUSTAFA KEMAL, CLE DE L'EMERGENCE DE LA
TURQUIE ? NOTE DE LECTURE DE : MUSTAPHA KEMAL
OU LA MORT D'UN EMPIRE, DE JACQUES BENOIST-
MECHIN**

Par Aurélien Denizeau, Institut d'Études Politiques de Paris.

Publié en 1954, *Mustapha Kemal ou la mort d'un empire* est le premier volet de la trilogie « Le loup et le léopard » de l'historien français Jacques Benoist-Méchin¹. Alors que les deux ouvrages à venir seront consacrés à l'œuvre d'Ibn Séoud (« le léopard »), ce premier livre se présente comme une biographie complète du fondateur de la République de Turquie, Mustafa Kemal Atatürk². Dans un style agréablement romancé, mais qui se veut parfaitement fidèle aux faits, l'auteur y retrace un épisode crucial, quoiqu'encore méconnu du grand public, de l'histoire turque. Au-delà du plaisir évident que la lecture d'une plume talentueuse procure à chacun, cette biographie demeure aujourd'hui l'un des travaux les plus intéressants consacrés à la Turquie. Non pas seulement parce que ce pays émergent est en train de devenir l'une des grandes puissances de la Méditerranée ; certes, il est important de comprendre quelles sont les bases de cette réussite, et l'œuvre de Benoist-Méchin y aide beaucoup. Mais surtout, ce livre en dit long sur la vision de la Turquie, en tant qu'acteur émergent (entendu ici comme une puissance non occidentale en phase de développement et de modernisation) par la France ; révélateur aussi bien de l'intérêt porté à cette émergence, que d'un certain esprit français caractérisé par une grille d'analyse bien particulière, *Mustapha Kemal ou la mort d'un empire* est donc une œuvre historique à double titre, en tant qu'analyse mais également en tant que témoignage.

**UNE BASE INDISPENSABLE A LA CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE
ET DE LA POLITIQUE TURQUE**

Le récit de l'épopée kémaliste

¹ Derrière le brillant historien se dissimule un personnage plus trouble. Jacques Benoist-Méchin (1901-1983) fut très marqué par la Grande Guerre, et par la nécessité d'une réconciliation franco-allemande. Son pacifisme, doublé d'une certaine admiration pour Hitler, le pousse à s'engager dans la collaboration. À la Libération, il est jugé pour son attitude sous l'Occupation, qui lui vaut la condamnation à mort. Gracié, il passe près de dix années en prison. C'est à sa libération, en 1954, qu'il publie sa biographie de Mustafa Kemal. Après le retour au pouvoir du Général de Gaulle (1958), il exercera dans les pays arabes plusieurs missions au service du gouvernement.

² L'orthographe « Mustapha » étant désuète, il n'en sera fait usage ici que pour citer le titre de l'ouvrage étudié.

Comme l'indique son titre, l'ouvrage qui nous intéresse est essentiellement consacré à l'œuvre de Mustafa Kemal. En cela, il n'a pas pris une ride, et reste encore aujourd'hui une référence sérieuse, d'autant que cette biographie s'accompagne d'un rappel historique salutaire. En effet, la première des cinq grandes parties qui la composent est entièrement consacrée à l'histoire de l'Empire Ottoman, de ses origines à sa décadence³. Ce qui sera bien utile au lecteur pour comprendre le contexte de l'épopée kémaliste. La partie suivante (« L'agonie de l'Empire Ottoman ») introduit le personnage de Mustafa Kemal, dont elle relate la jeunesse et les premières armes⁴. « La mort de l'Empire Ottoman » contient les passages les plus épiques du livre, rapportant tout à la fois la bataille d'Atatürk contre le démembrement de la Turquie par les armées européennes, et les premières années de son gouvernement⁵. Gouvernement qui en vient bien vite à abolir le Sultanat et instaurer la République. Les deux dernières parties de l'ouvrage (« Mustapha Kemal arrache la Turquie à l'islam », « La Turquie kémalienne ») sont davantage consacrées aux spectaculaires réformes qui transformèrent le pays jusqu'à la mort d'Atatürk⁶ (1938).

Mustapha Kemal ou la mort d'un empire est pour l'historien, le diplomate, le turcophile, le simple curieux, une lecture riche d'enseignements. On ne dira jamais à quel point la chute de son Empire et la naissance de sa République ont été cruciales dans l'histoire de la Turquie. A travers Atatürk, c'est toute cette époque qui est étudiée et décortiquée par Jacques Benoist-Méchin. Les lignes consacrées à la guerre de libération, en particulier, portent un éclairage précieux sur les origines de la Turquie moderne. Difficile en effet de comprendre la vigueur de la réaction turque si l'on ne saisit pas ce que le traité de Sèvres, qui consacrait la partition de la Turquie et sa mise sous tutelle, ainsi que la soumission du Sultan à ses clauses, avaient d'humiliant pour le pays ! Or l'auteur insiste longuement sur ce sentiment d'orgueil national bafoué, sur la colère d'un peuple turc méprisé et oublié. Il explique ainsi les fondements de ce formidable sursaut patriotique qui permit aux Turcs de se regrouper derrière la figure combattante du Ghazi (« Le Victorieux⁷ »).

Ce récit est d'autant plus intéressant qu'il se focalise sur une histoire relativement peu connue en France. Les années 1920 sont vues comme celles de l'après-guerre, du traité de Versailles, ou de la Révolution bolchévique. Le nationalisme turc est souvent ignoré, alors même qu'il s'inspirait largement des idéaux français, et servit de modèle par la suite à bien des pays émergents. Jacques Benoist-Méchin comble ce vide et réussit à saisir le caractère unique aussi bien

³ BENOIST-MECHIN Jacques. *Mustafa Kemal ou la mort d'un empire*, Paris : Albin Michel, 1954, p 27-82

⁴ *Ibidem*, p. 85 - 186

⁵ *Ibidem*, p. 189 - 297

⁶ *Ibidem*, p. 301 - 423

⁷ BACQUE-GRAMMONT Jean-Louis, ROUX Jean-Paul. *Mustafa Kemal Atatürk et la Turquie nouvelle*, Maisonneuve & Larose, 1982, p. 24

qu'universel de la révolution kémaliste. Unique de par le mélange d'éléments de contexte spécifiques qui l'entourent. Universelle de par son exemple aussi bien que par ses inspirations. Cette double dimension, sans cesse évoquée par l'auteur, est au cœur même de la spécificité turque. Il semble donc que l'on puisse difficilement prétendre connaître et comprendre l'actuelle Turquie sans avoir lu *Mustapha Kemal ou la mort d'un empire*.

Une clé de compréhension de la Turquie contemporaine

Ainsi malgré le demi-siècle qui s'est écoulé depuis sa parution l'œuvre de Benoît-Méchin est-elle toujours précieuse pour comprendre les ressorts de « l'émergence » turque (ou plutôt devrait-on dire, de la réémergence d'un vieil Empire ayant entamé, à l'instar de la Chine ou de l'Iran, sa reconversion en Etat-nation). Nombreux sont les observateurs internationaux qui accueillent avec autant de surprise que d'intérêt la remontée en puissance de la Turquie. Au vu de la situation de chaos qui frappait le pays dans les années 80, ce soudain rétablissement a naturellement de quoi étonner ; et la tentation est alors forte d'imputer cette réussite au parti au pouvoir, l'AKP⁸.

L'analyse peut séduire, mais apparaît vite insuffisante : a-t-on jamais vu un parti politique transformer, en moins de dix ans, un pays de manière aussi radicale ? Une autre hypothèse est alors à creuser : et si cette réussite brillante était le fruit d'un long travail, accompli sur un siècle avec une détermination sans faille ? Dans cette optique, loin d'être une régression, les troubles des années 70 et 80 correspondraient à cette période d'instabilité qui, si l'on en croit les démographes Emmanuel Todd et Youssef Courbage, marquerait l'avènement de toute société moderne⁹. Ce n'est donc pas à l'aube du 21^{ème} mais bien plutôt du 20^{ème} siècle qu'il faudrait chercher les causes de la réussite turque.

Dans cette optique, *Mustapha Kemal ou la mort d'un empire* apporte des pistes intéressantes en exhumant les racines profondes de cette réussite. Bien évidemment, la construction d'une nation turque, politique maintes fois étudiée. Mais aussi, et l'ouvrage y revient longuement, la pose méthodique des fondations de tout ce qui fait une nation moderne : la reprise en main par l'Etat d'une économie de développement ; l'éducation d'un peuple appelé à se prendre en main à la mort du Ghazi ; la construction d'infrastructures (chemins de fer, ports, hôpitaux...) devant assurer à la jeune nation turque sa prospérité future.

Et bien sûr, une idéologie. Non point de ces rêves fous qui, si vite, peuvent amener un peuple au désastre. Mais un simple aiguilleur. Quelques valeurs fortes, dont le respect n'aura de cesse d'élever la Turquie. Un subtil mélange de patriotisme

⁸ Adalet ve Kalkınma Partisi (le Parti de la Justice et du Développement), d'inspiration islamique et libéral-conservateur, dirige la Turquie depuis 2002.

⁹ TODD Emmanuel, COURBAGE Youssef. *Le rendez-vous des civilisations*, Seuil, 2007, p. 33-39

et d'ouverture, de traditions et de modernité, d'autoritaire et de libéral. Il est frappant de constater que Benoist-Méchin racontait alors la mise sur rails d'une politique qui, un demi-siècle plus tard, ferait d'Ankara un acteur régional incontournable.

Ainsi les auteurs du passé sont-ils parfois – ironie suprême – plus à même de nous faire comprendre la Turquie d'aujourd'hui que ceux qui, par une analyse de (trop) court terme, négligent terriblement les fondations, solides, sur lesquelles le pays base sa réussite.

LA FRANCE DES ANNEES 50 ET L'EMERGENCE : ADMIRATION OU CONDESCENDANCE ?

Le temps, loin d'avoir ôté à l'œuvre de Benoist-Méchin sa pertinence, l'a bien au contraire rendu plus précieuse encore pour l'historien. Car à travers l'étude d'une nation ré-émergente, c'est aussi un témoignage qui transparait : celui d'une France des années 50 observant, non sans intérêt, les racines d'un monde multipolaire.

Un ouvrage révélateur de l'esprit français de l'époque

C'est toute une période passée, tout un style d'écriture, qui se retrouve sous la plume de Jacques Benoist-Méchin. Certes, les faits y sont aisément romancés. Assurément, l'objectivité n'est pas de mise. Bien sûr, les sources laissent à désirer. Elles s'appuient aussi bien sur l'expérience personnelle de l'auteur, que sur les témoignages de multiples personnalités ayant eu l'occasion de rencontrer le fondateur de la Turquie moderne. Il est pourtant parfois difficile de prendre tous ces récits pour argent comptant. Mais ce que l'auteur sacrifie en précision, il le regagne bien largement par le souffle épique qu'il insuffle à son œuvre.

Les biographies modernes privilégient le détail et le recoupement des sources. Par cela, elles offrent au chercheur un matériau précieux, mais au détriment de l'intérêt que pourrait leur porter le grand public. Le littéraire y est progressivement dominé par le scientifique. Elles éclairent, elles informent. Mais elles ne transportent pas leur lecteur, elles ne lui permettent pas de saisir au plus profond de son être la passion collective qui a pu, par l'œuvre d'un seul homme, gagner un peuple entier et l'amener aux sommets.

Mustapha Kemal ou la chute d'un Empire est tout à la fois l'héritage et le témoin d'une époque où l'Histoire n'était pas encore vue comme l'énoncé des faits suivi de leur analyse, mais comme un récit ; on ne l'étudiait pas, on la construisait. Ainsi, lui dessinant des pensées qu'il aurait pourtant été bien difficile de deviner chez un homme aussi secret, lui attribuant des citations n'ayant jamais été rapportées par le moindre témoin, Benoist-Méchin dresse avec aplomb le portrait de « son » Atatürk,

sans guère se soucier d'exactitude historique. L'anecdote¹⁰ du bracelet-montre du Ghazi, fracassé par un tir de mitrailleuse et le sauvant par là-même d'une blessure grave, sort ainsi largement du cadre historique ou analytique. De même que la mention de sa froide impassibilité à l'heure de signer les condamnations à mort des conjurés d'Izmir¹¹. Mais elles ont ce mérite d'intéresser bien davantage le lecteur à ce qui devient alors, non plus une biographie factuelle, mais un récit héroïque où se côtoient l'épique et le tragique.

La France des années 50 est en mal de grandeur. Traumatisée par la défaite de 1940, en butte à la dislocation de son Empire colonial, pas encore galvanisée par les envolées grandioses du Général de Gaulle, elle s'interroge et se cherche. Cette assurance qui lui manque, c'est dans l'Histoire qu'elle va la retrouver ; ce qui explique ce style d'écriture magnifié, ouvrant la porte à tous les rêves. L'œuvre de Benoist-Méchin est en réalité symptomatique de cette époque. L'émergent n'était pas encore l'objet d'analyses et de prédictions inquiètes. Bien au contraire, il offrait alors à la France le grandiose et l'héroïque dont elle était tant persuadée – à tort ou à raison – de manquer.

L'eupéanisation comme seule voie de réussite pour les émergents ?

Mustapha Kemal ou la mort d'un empire est révélateur de l'état d'esprit qui prévalait en France vis-à-vis de l'affirmation de nouvelles puissances régionales : Turquie, Iran, Inde ou Israël. Ce n'était pas alors la peur qui prévalait (elle était réservée au bloc communiste, aux rivaux anglo-saxons ou à l'Allemagne renaissante) mais un certain intérêt. Marquée par un siècle de colonisation, la France était encore dans une logique paternaliste : la réussite de peuples de culture, de religion et de race¹² étrangères était d'autant mieux appréciée qu'elle s'inspirait d'exemples européens. Cette atmosphère se retrouve tout au long du récit de Jacques Benoist-Méchin.

Au fil de son livre, l'auteur insiste sur une dimension particulière de la politique kémaliste, celle qui a consisté à « eupéaniser » la Turquie, afin d'en faire une puissance moderne. L'accent est mis sur une vieille thèse attribuée à Atatürk : son pays aurait été maintenu dans l'arriération par l'influence arabe, dont il fallait se débarrasser afin d'en faire une puissance européenne moderne. Si le fondateur de la République turque a pu avoir des réflexions similaires, il ne faut pas pour autant oublier qu'avant d'occidentaliser son pays, il souhaitait le turquifier. Ainsi Benoist-Méchin ne mentionne-t-il guère la lutte menée par l'Etat turc contre les langues

¹⁰ BENOIST-MECHIN Jacques, *op. cit.* p. 150

¹¹ *Ibidem*, p. 347 - 350

¹² Au sens anglo-saxon du terme.

française et allemande ; et, lorsqu'il évoque cette purification linguistique, c'est en termes (pour une fois) assez critiques.

Au contraire, un chapitre entier (« Mustapha Kémal arrache la Turquie à l'islam ») est consacré à la politique de laïcisation de l'Etat, puis de la société turque. Il est vrai que ce fut là l'une des œuvres majeures d'Atatürk, et l'auteur ne manque pas de relier cette œuvre aux combats laïcistes de la République française. La lecture de ce chapitre laisse bien entrevoir l'admiration qu'une politique aussi audacieuse, rompant aussi résolument avec les traditions ottomanes, a pu entraîner chez l'auteur. En cela, il est représentatif d'une génération élevée sous la III^{ème} République, qui rêvait d'un monde modernisé par le modèle universaliste français. L'auteur ne nie pas, bien naturellement, la grandeur de la civilisation ottomane, envers laquelle il ne tarit pas d'éloge et ne manque jamais de manifester son admiration. Mais il n'en considère pas moins qu'elle était, au début du siècle, trop inadaptée à son époque pour survivre. C'était alors en adoptant les grands modèles européens (Etat-nation, textes de lois modernes...), et particulièrement français (laïcisme, jacobinisme, République...) que la Turquie pouvait redevenir une grande nation, digne de son passé impérial.

Le texte de Benoist-Méchin illustre combien l'émergence a pu être appréhendée de manière différente au cours de l'Histoire. De nos jours, elle est typiquement vue comme le symptôme (mais aussi l'une des causes) d'un monde multipolaire, où chaque civilisation trouve dans son histoire nationale et ses ressources propres les clés de son succès. Mais ces spécificités nationales doivent être combinées à certaines règles économiques universelles, d'inspiration largement occidentale. Or, il est intéressant de constater que le point de vue développé un demi-siècle plus tôt était totalement inverse. L'Etat émergent avait son économie propre, nationale, et adaptée à son contexte. Mais si l'Occident n'était pas forcément un modèle économique, il devait être en revanche la principale source d'inspiration politique. L'émergence était alors vue comme réussie lorsque le pays concerné – et la Turquie en est un cas d'école – parvenait à adopter les mœurs et philosophies politiques venues d'Europe : nationalisme, sécularisation, égalitarisme.

Bien évidemment, le peuple turc, maintenu dans l'ignorance et la docilité (Benoist-Méchin insiste souvent sur son caractère arriéré), était incapable de comprendre et *a fortiori* de mettre en œuvre une telle politique. Il était alors entendu qu'elle ne pouvait résulter que d'un travail de grande ampleur, accompli par l'homme providentiel.

La passion de l'homme providentiel

Personnage central du livre, Mustafa Kemal Atatürk représente, il est vrai, tout ce qu'aiment les Français. Né dans une famille modeste de Salonique, aux confins de l'Empire Ottoman, il doit sa réussite à ses seules qualités personnelles. Sa volonté de fer lui permet d'entrer en école militaire, où il se montre, malgré l'hostilité de ses camarades, aussi brillant qu'ambitieux (comment ne pas penser à

Napoléon ?) Jacques Benoist-Méchin s'attarde d'ailleurs longuement sur la formation intellectuelle du jeune Mustafa : Voltaire, Rousseau, Montesquieu, mais également la France révolutionnaire ou bonapartiste sont citées en modèle. Rien d'étonnant donc à ce que ce jeune militaire de talent, fin lettré et politique averti, constate avec dégoût la décadence de l'Empire Ottoman.

Pour relever « l'homme malade de l'Europe », seul le soldat progressiste, le patriote intransigeant, le conspirateur habile, pourra faire l'affaire. Un mythe se crée sous nos yeux et au fil des pages. Héroïque au combat, fougueux dans ses convictions, prudent dans sa politique, Mustafa Kemal y est présenté comme un homme d'exception (ce qu'il était sans nul doute) dans un monde d'incompétents notoires (ce qui ne semble pas aussi certain).

Il est à noter que le livre, qui dépasse pourtant souvent le cadre de la simple biographie¹³, ne s'intéresse que très peu au contexte extérieur de la transformation de la Turquie: économie, éducation, environnement régional. Lorsqu'un de ces éléments est évoqué, c'est pour en faire un outil du Ghazi, ou le fruit de sa politique. Atatürk est ici le seul moteur de l'émergence turque – ce qui d'ailleurs justifierait largement son statut de héros national.

L'analyse n'en est pas fautive pour autant : le livre rappelle fidèlement l'œuvre colossale du grand homme, et n'exagère rien. Mais la fascination pour ce travail de grande ampleur reflète une mentalité française toute particulière. En 1954, ce panégyrique de l'homme providentiel qui, après la perte de son empire, redonne sa grandeur à une nation, apparaît singulièrement prophétique.

Ibn Séoud en Arabie Séoudite ; Mohammad Reza Pahlavi en Iran ; Ben Gourion en Israël ; la France se passionne à l'époque pour ces grandes figures qui, seules, permettraient l'émergence, ou la renaissance, de leur pays. Celle d'Atatürk étant souvent vue comme la plus grandiose de toutes.

Mustapha Kemal ou la mort d'un empire est de ces ouvrages riches en enseignement, non pas seulement de par l'objet qu'ils traitent, mais également de par leur manière de le traiter. Ainsi découvre-t-on que l'émergence (ou plutôt ses prémices) était alors analysée dans un cadre bien différent du nôtre. La figure centrale de l'homme providentiel, sauvant son pays en l'occidentalissant, en dit long sur une France qui ne doutait pas encore de la supériorité de son modèle politique. L'Etat émergeait en adoptant ce modèle. Son ascension était donc suivie, non point avec angoisse et incertitude, mais avec une sympathie réelle quoique condescendante. Et à la découverte de l'ouvrage et de l'œuvre immense accomplie par le « père des Turcs », nul ne pourrait rejeter en bloc ces théories. L'émergence de la République turque, à tout le moins, doit indéniablement beaucoup, peut-être

¹³ Rappelons qu'un cinquième de l'œuvre est consacrée à la seule histoire de l'Empire Ottoman.

presque tout, à sa figure fondatrice. Jacques Benoist-Méchin livre avec sa biographie toutes les clés pour comprendre comment un Empire en décadence a pu accoucher d'un Etat-nation moderne, devenu en moins d'un siècle un modèle pour bien des pays musulmans. Et c'est en cela qu'elle est un ouvrage résolument actuel, en se concentrant sur un homme dont l'œuvre sert encore aujourd'hui de socle à la puissance turque. *Mustapha Kemal ou la mort d'un empire* doit se lire comme une histoire ; celle d'une nation, la Turquie, et des racines de sa réussite ; celle de l'homme qui aura planté ces racines, Mustafa Kemal Atatürk. Et bien sûr, comme l'histoire d'une France qui, fière d'avoir inspiré cette jeune nation, suivit son aventure avec amour et passion. S'il ne fallait retenir de ce livre remarquable qu'un mérite, ce serait celui de nous rappeler combien l'histoire de l'émergence turque est profondément liée à la nôtre.